

Le Soudan au XIX^e siècle

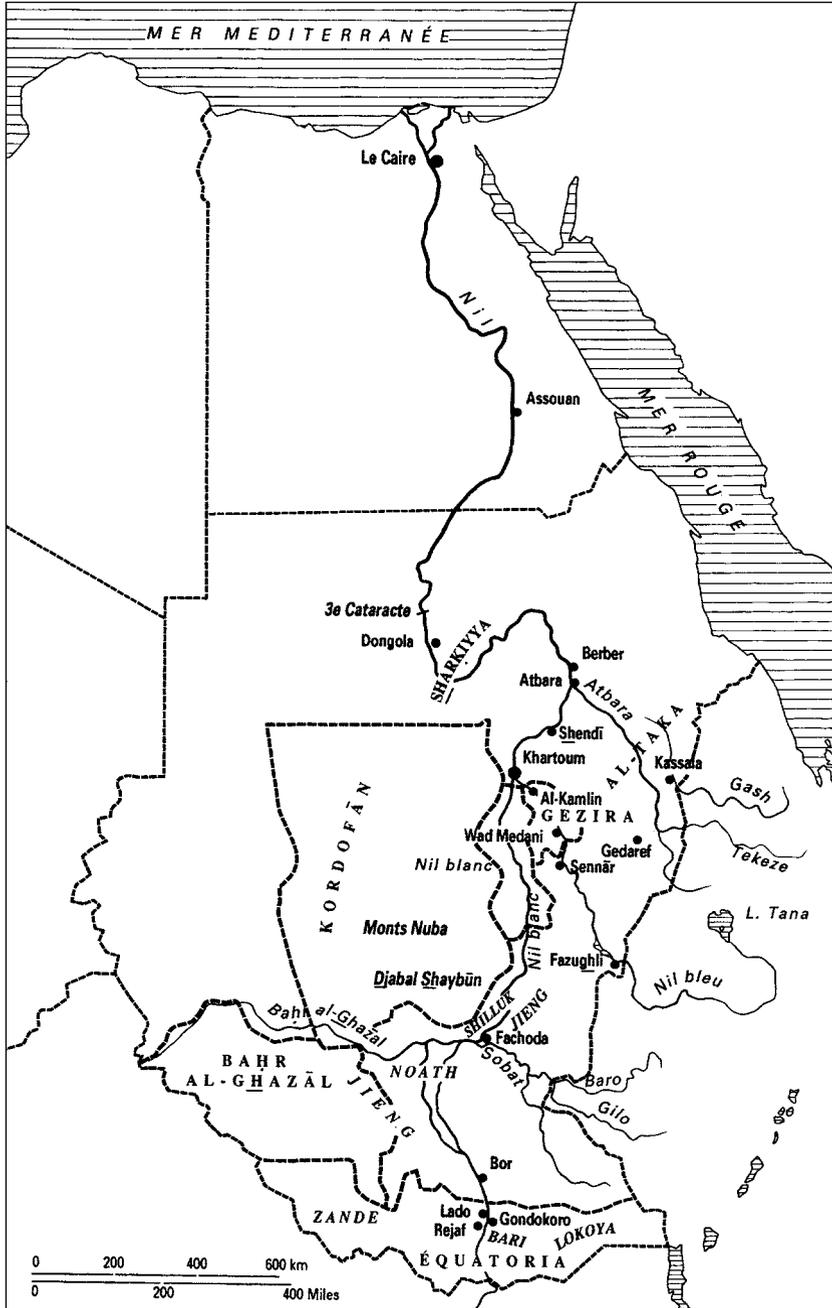
Hassan Aḥmed Ibrāhīm
avec une contribution de Bethwell A. Ogot
sur le Soudan méridional

Les migrations arabes à destination du Soudan oriental — qui correspondent à peu près au Soudan actuel, moins la région méridionale — commencèrent dès le IX^e siècle et atteignirent leur point culminant au XIV^e siècle. Par des moyens pacifiques, les Arabes pénétrèrent progressivement dans le pays et y répandirent leur culture, leur religion et leur influence parmi les sociétés chrétiennes et traditionalistes¹. Au début du XVI^e siècle, le Soudan oriental était essentiellement dominé par deux sultanats musulmans : les sultanats des Fundj et des Fūr. Alors que les sultans fūr, qui descendaient d'une grande famille soudanaise — les Kayra —, régnèrent sur le Dārfūr jusqu'en 1874, les sultans de Sennār capitulèrent devant les Turcs en 1821². Le sultanat des Fundj fut déchiré par des rivalités dynastiques, notamment entre ses fondateurs, les Fundj et les ʿAbdallāb, et, par la suite, entre divers groupes hostiles des Hamadj, qui présidèrent à ses destinées à partir des années 1760. Tous ces antagonismes aboutirent, au début du XIX^e siècle, à la désintégration finale du sultanat en chefferies faibles et opposées les unes aux autres³. Le chaos et les guerres locales qui s'ensuivirent donnèrent, en 1820-1821, au vice-roi d'Égypte, Muḥammad ʿAlī, l'occasion qu'il attendait avec impatience d'ajouter le Soudan à ses possessions. Ainsi commença la première période de domination coloniale que le Soudan connut pendant plus de soixante ans.

1. Pour une étude plus détaillée de cette question, voir Y. F. Hasan, 1967.

2. P. M. Holt, 1973, p. 67.

3. Pour plus de précisions, voir *Histoire générale de l'Afrique*, vol. V, chap. 7.



14.1. Le Soudan sous la domination turque, 1820-1881 (d'après H. A. Ibrâhîm).

On qualifie souvent d'« égyptienne » cette période coloniale de l'histoire du Soudan. Cependant, si tant est qu'il faille la qualifier ainsi, ce terme doit être employé avec prudence. Le Soudan en effet ne fut pas conquis ou gouverné par les Égyptiens tels que nous les connaissons aujourd'hui, mais par une « entité de langue turque dont les membres dominaient l'Égypte depuis l'époque médiévale ». À quelques exceptions près, les vrais Égyptiens, c'est-à-dire les habitants de la basse vallée du Nil, ne furent nommés à des postes politiques ou militaires importants ni en Égypte ni dans le Soudan conquis, ils accédèrent seulement à des postes subalternes dans l'administration et dans l'armée. C'est pourquoi les Soudanais, ainsi que les Européens, qualifiaient les dirigeants du pays de « Turcs », « car le Soudan n'était égyptien que dans la mesure où il était une dépendance de la province ottomane d'Égypte »⁴. Dans le présent chapitre, nous adopterons le terme « Turkīyya » [ture] de préférence à « égyptien » ou au néologisme courant, mais maladroit, de « turco-égyptien ».

On peut étudier la domination turque au Soudan (1821-1885) sous les trois grandes rubriques suivantes : la stratégie de la conquête et la réaction des Soudanais du Nord ; la résistance à la poussée impériale dans le Sud (1840-1880) ; le rôle du nouveau régime dans la modernisation du Soudan.

La stratégie de la conquête et la réaction des Soudanais du Nord

La stratégie de l'invasion turque au Soudan a fait l'objet de maintes controverses parmi les historiens. Selon certains historiens égyptiens, l'objectif premier de Muḥammad ʿAlī, lorsqu'il entreprit ce qu'ils appellent « l'ouverture » du Soudan, était le bien-être du pays et de sa population. D'après eux, Muḥammad ʿAlī éprouvait tant de commisération pour la dégradation des conditions de vie des habitants du sultanat des Fundj qu'il décida d'intervenir par la force pour les arracher à la misère, et pour unir ensuite les Soudanais à leurs frères d'Égypte en un État puissant qui œuvrerait en faveur du « bien-être » des deux peuples⁵. Certains historiens égyptiens ont même affirmé que Muḥammad ʿAlī entreprit cette invasion « à la demande des Soudanais eux-mêmes »⁶, représentés par quelques notables qui l'approchèrent au Caire et le pressèrent d'intervenir de la sorte. C'est ce que firent effectivement un certain nombre de dignitaires soudanais ; mais il est raisonnable de penser que leurs motifs étaient strictement personnels et s'expliquaient par les rivalités dynastiques qui les opposaient aux sultans fundj. Il n'y a donc pas lieu de supposer qu'ils aient agi en tant que représentants du peuple soudanais.

Un éminent historien égyptien, aujourd'hui décédé, le professeur Muḥammad Fuʿād Shukri, a affirmé que la conquête de Muḥammad ʿAlī

4. R. Hill, 1966, p. 1.

5. M. F. Shukri, 1948, p. 23.

6. M. A. al-Jābrī, s. d., p. 18.

avait solidement établi « les droits légaux et historiques » de l'Égypte sur le Soudan. La dissolution du sultanat des Fundj, en 1820, et la disparition de l'autorité légitime de son sultan firent du Soudan, selon Shukri, « une terre sans souverain »⁷ — un « no man's land ». Aussi, lorsque Muḥammad 'Alī eut imposé son pouvoir et mis en place un gouvernement fort, l'Égypte serait-elle devenue automatiquement, à partir de 1821, l'autorité souveraine et incontestée du Soudan par droit de conquête⁸. Shukri affirme que l'une des raisons fondamentales du séjour que Muḥammad 'Alī effectua au Soudan en 1838-1839⁹ fut de propager cette théorie qu'il dénomma la « théorie du vide », et de s'appuyer sur elle pour « sauvegarder l'unité de la vallée du Nil », c'est-à-dire, pour en maintenir les deux éléments constitutifs, Égypte et Soudan, sous un régime politique unique¹⁰.

Cette revendication de la souveraineté égyptienne sur le Soudan a dominé la politique égyptienne et soudanaise jusque dans les années 1950. Shukri semble avoir eu des mobiles politiques pour soutenir la thèse des partisans de l'unité de la vallée du Nil contre celle des partisans d'un Soudan indépendant. Il faut aussi ajouter que le sultan de Sennār, qui certes n'était plus en 1820 qu'un simple fantoche, était resté jusqu'à cette époque le souverain légitime du pays. En outre, l'Égypte ne pouvait pas revendiquer la souveraineté sur le Soudan par droit de conquête, puisque l'invasion avait été entreprise au nom du sultan ottoman et que l'Égypte elle-même devait demeurer, jusqu'en 1914 au moins, une province ottomane. De toute façon, le sultanat des Fundj ne pouvait être identifié au Soudan.

« L'hypothèse du bien-être de la population », avancée pour expliquer l'invasion égyptienne, a également été remise en question par certains historiens soudanais dans des études récentes¹¹. Se fondant sur des documents d'archives très variés, ces études prouvent que Muḥammad 'Alī avait pour objectif premier d'exploiter les ressources humaines et économiques du Soudan, afin de réaliser ses vastes ambitions en Égypte et à l'étranger.

Désireux de consolider son indépendance en Égypte et d'édifier un empire aux dépens de l'empereur ottoman, Muḥammad 'Alī avait entrepris, juste avant la conquête du Soudan, de créer une puissante armée moderne. Muḥammad 'Alī, qui avait commencé par exclure, pour de nombreuses raisons, l'enrôlement des *fallāḥin* [paysans] égyptiens¹² espérait recruter 20 ou 30 000 Soudanais dans son *al-nizam al-djadīd* (nouvelle organisation). Il avait également besoin de beaucoup d'entre eux dans ses nombreuses entreprises agricoles et industrielles d'Égypte. Il ne cessa donc d'inviter instamment ses chefs de corps au Soudan à intensifier leurs *ghazwa* [razzias

7. M. F. Shukri, 1946, p. 18.

8. *Ibid.*, p. 38-39.

9. Pour une étude de ce séjour, voir H. A. Ibrāhīm, 1980a, 1980b.

10. M. F. Shukri, 1958, p. 13.

11. Voir, par exemple, H. A. Ibrāhīm, 1973, et B. K. Ḥumayda, 1973.

12. Étant lui-même un étranger, Muḥammad 'Alī estimait peut-être qu'une armée nationale mettrait en danger sa position en Égypte. On peut sans doute aussi expliquer sa décision par la répugnance des *fallāḥin* à faire un service militaire, et par son désir de les voir consacrer tous leurs efforts au développement agricole de l'Égypte.



14.2. *Sennār en 1821: la capitale de l'ancien sultanat des Fundj, à l'époque de l'invasion turco-égyptienne.*

[Source: P.M. Holt et M. Daly, *History of the Sudan*, 1979, Weidenfeld and Nicolson, Londres.
Illustration: The National Trust, Kingston Lacy, Bankes MSS.]



14.3. *Un campement de razzieurs d'esclaves turco-égyptiens dans le Kordofān.*

[Source: P.M. Holt et M. Daly, *History of the Sudan*, 1979, Weidenfeld and Nicolson, Londres.
Illustration: George Weidenfeld and Nicolson Ltd., Londres.]

d'esclaves] et à envoyer le plus d'Africains possible dans des campements spécialement aménagés pour eux à Assouan. Il souligne dans une directive que c'est là la justification la plus importante des « difficultés et des dépenses de la conquête » ; et il déclare dans une autre que cette pratique inhumaine répond à « son désir le plus vif », quels que soient les moyens utilisés pour y parvenir¹³.

Jusqu'en 1838, il ne s'écoula guère d'année sans qu'eût lieu au moins une, et parfois plusieurs, *ghazwa* de Noirs dans les monts Nuba, et au-delà de Fazughli ; mais le nombre des Noirs susceptibles d'être réduits en esclavage s'amenuisait. L'espoir qu'avait Muḥammad 'Alī de gonfler les rangs de l'armée noire de ses rêves n'était qu'une « utopie qui ne procédait d'aucune étude approfondie sur le réservoir d'esclaves que constituait le Soudan »¹⁴. En outre, les Noirs soudanais opposaient une résistance acharnée aux razzias, certains même se suicidaient pour éviter l'humiliation d'une vie dans l'esclavage. Beaucoup de captifs étaient perdus en route, tandis que les fièvres, la dysenterie, le froid et le mal du pays venaient à bout de bon nombre d'autres à Assouan même. Devant cet échec radical, Muḥammad 'Alī se résolut à pratiquer à grande échelle la conscription des *fallāḥin*, et il découvrit bientôt que ceux-ci « formaient l'une des meilleures infanteries régulières du Moyen-Orient »¹⁵.

Lorsqu'ils étaient recrutés pour faire leur service militaire au Soudan même, les Noirs faisaient aussi preuve d'indifférence et d'indiscipline. Certains désertaient, tandis que d'autres prenaient les armes contre le gouvernement. Le plus important de ces soulèvements fut sans doute celui de Medani, en 1844. En réaction contre les injustices et les humiliations, les soldats soudanais conspirèrent pour se révolter simultanément en quatre endroits : Khartoum, Sennār, Kamlin et Medani. Mais les rebelles de Medani s'insurgèrent avant la date fixée, tuèrent certains de leurs officiers turcs et s'enfuirent à Sennār pour y poursuivre la rébellion. Ce ne fut qu'au prix de grandes difficultés que le gouvernement reprima ce soulèvement¹⁶.

Très important aussi fut le désir de Muḥammad 'Alī d'exploiter les richesses minières soudanaises, notamment les gisements aurifères. Lorsqu'il prit le pouvoir en 1805, l'Égypte était l'une des provinces les plus pauvres, sinon la plus pauvre, de l'Empire ottoman. D'où la volonté de Muḥammad 'Alī de trouver une source facile de revenus pour réaliser ses aspirations à l'intérieur et à l'extérieur. Hanté de l'adolescence à la vieillesse par l'illusion que l'on trouvait de l'or en abondance au Soudan, il déploya d'immenses efforts pour en découvrir, particulièrement dans la région de Fazughli et autour du *Djabal Shaybūn*. Non content d'insister auprès de ses chefs d'unités sur l'urgence que revêtaient les études minéralogiques sur l'or, Muḥammad 'Alī envoya, en certaines occasions, des experts au Soudan ; par exemple l'Autrichien

13. Cité dans H. A. Ibrāhīm, 1980a, 1980b.

14. R. Hill, 1966, p. 25.

15. *Ibid.*, p. 7.

16. H. A. Ibrāhīm, 1973, p. 92-94.

Rosseger et son propre ingénieur Boreani. Enfin, à l'âge de soixante-dix ans, il parcourut, en 1838-1839, toute la distance qui séparait Le Caire de Fazughli, pour y superviser les exploitations; mais son séjour de trois semaines fut décevant. Les activités minières des pouvoirs publics s'étaient non seulement soldées par un échec, mais avaient, en outre, absorbé une grande partie des maigres ressources du Trésor égyptien.

Cependant, les impérialistes turcs réussirent mieux pour ce qui était de développer l'agriculture au Soudan. Ils envoyèrent des experts agronomes égyptiens qui améliorèrent les systèmes d'irrigation, étendirent les cultures existantes, en introduisirent de nouvelles, et luttèrent efficacement contre les parasites et les fléaux, notamment les acridiens. Ils nommèrent des vétérinaires pour soigner les animaux, et firent venir d'Égypte des tanneurs qualifiés pour apprendre aux Soudanais à conserver les peaux et les cuirs. En outre, la conquête assura une plus grande sécurité aux négociants soudanais du Nord et égyptiens, et rendit possible l'introduction ultérieure du commerce européen¹⁷.

Toutefois, cet essor de l'agriculture et de l'élevage ne fut apparemment pas mis au service de la population soudanaise. Au contraire, le gouvernement se préoccupait surtout d'en faire bénéficier l'Égypte. Tout au long de son règne, Muḥammad 'Alī imposa un strict monopole d'État sur presque toutes les productions et exportations du pays. C'est ainsi que des quantités considérables de produits soudanais, indigo, gomme, ivoire, etc., furent exportées en Égypte. De même, pendant toute la domination turque, le Soudan fut pour l'Égypte la source la moins coûteuse de produits d'élevage. Malgré les difficultés rencontrées pour amener le bétail à descendre la vallée du Nil où sévissaient les raids des voleurs nomades, et où rien n'avait été organisé pour l'alimentation et l'abreuvement des bêtes, des bovins parvenaient régulièrement chaque année en Égypte. Le Soudan envoyait également des produits animaux tels que cuirs et crins¹⁸.

Les Soudanais n'avaient pas été soumis régulièrement à l'impôt sous le sultanat des Fundj, et la charge fiscale était alors légère, en particulier pour les pauvres. Cependant, désireux de mobiliser et d'exploiter toutes les ressources soudanaises, les administrateurs turcs étendirent le système égyptien d'imposition au Soudan, en y apportant les modifications nécessaires. L'introduction de ce régime fiscal entièrement nouveau désorganisa inévitablement la vie économique des populations. Les moyens brutaux employés par les bachi-bouzouks (*bāzbuk*) [soldats irréguliers] pour percevoir ces lourds impôts et l'insistance manifestée souvent par les autorités à être payées en espèces, alors que les pièces de monnaie n'étaient d'un usage courant que chez les marchands et les citadins, aggravèrent encore la situation.

La réaction des Soudanais fut immédiate et le plus souvent violente. Certains quittèrent leurs terres et leurs *sākiya* [norias] et s'enfuirent vers les frontières d'Abyssinie ou de l'ouest, mais beaucoup d'autres se soulevèrent,

17. R. Hill, 1966, p. 50.

18. H. A. Ibrāhīm, 1973, p. 135-154.

prenant part aux jacqueries, nombreuses et disparates, qui se produisaient dans toute la Turkīyya, dont la plus virulente fut sans doute la révolte soudanaise de 1822.

Au mépris du système fiscal traditionnel du Soudan, l'intendant copte des finances, Ḥana al-Tawīl, frappa en 1821 de lourds impôts les populations de la Gezira et de Berber. Elles se rebellèrent violemment en février 1822, attaquant et tuant des membres de détachements isolés de soldats égyptiens. De Shendī à Sennār, les habitants fuirent par milliers jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, dans la vallée de l'Atbara et la région de Gedaref. Pour éviter une révolte massive, Ismā'īl, fils de Muḥammad 'Alī et son commandant en chef à Sennār, retourna précipitamment de Fazughli en Gezira. Faisant preuve d'esprit de conciliation et acceptant une révision du système de fixation des impôts, il réussit provisoirement à rétablir le calme. Mais il devait bientôt commettre lui-même une erreur désastreuse. Quittant le Soudan pour regagner l'Égypte, il s'arrêta à Shendī et exigea des populations Dja'liyīn une contribution exorbitante : 30 000 dollars et 6 000 esclaves à réunir en deux jours¹⁹. Nimir, le *mak* [chef] des Dja'liyīn locaux, protesta en faisant valoir que ses administrés n'avaient pas les moyens de verser ce qu'on exigeait d'eux. Ismā'īl, plein d'arrogance, frappa Nimir au visage avec sa pipe. Pour se venger de cette humiliation, Nimir conspira avec ses hommes pour brûler vifs Ismā'īl et toute sa suite à Shendī vers la fin d'octobre 1822. La révolte s'étendit ensuite à d'autres régions, provoquant de lourdes pertes en vies humaines et en biens²⁰. Ce soulèvement causé par le désespoir, mais sans meneurs véritables, fut cependant un signe avant-coureur qui fit comprendre aux envahisseurs que la résistance à leur domination était profondément ancrée dans le cœur de maints Soudanais.

Le système oppressif d'imposition et d'administration suscita également au Dārfūr un vaste mouvement de résistance contre l'éphémère domination turque²¹. Désireux de rétablir leur ancien pouvoir, les survivants de la famille des Kayra rallièrent les Fūr pour s'opposer aux colonisateurs. La plus populaire et la plus importante de ces révoltes fut celle de l'émir Hārūn, en 1877. Pendant trois ans, il ne cessa de harceler les envahisseurs, et il aurait probablement réussi à mettre fin à leur domination s'il n'avait été tué en 1880. Cependant, l'un de ses parents, 'Abdullāh Dūd Banga, poursuivit la lutte à partir de son camp militaire fortifié des monts Nuba²². Devant cette résistance courageuse, les Turcs furent incapables de consolider leur domination, à laquelle les habitants du Dārfūr, en étroite collaboration avec le Mahdī, mirent finalement un terme en 1884.

L'armée soudanaise apporta également sa contribution à la résistance contre les premiers colonisateurs. Plusieurs incidents et soulèvements militaires eurent lieu dans certaines villes du Nord : Medani, Sennār, al-'Obeyd

19. R. Hill, 1966, p. 16.

20. M. Shibayka, 1957, p. 33-35.

21. Voir ci-après p. 7.

22. M. M. al-Hasan, s. d., p. 35-40.

Suākin; mais une révolte militaire plus grave se produisit à Kassala, en 1865. Rendus furieux parce qu'on ne leur avait pas versé leur solde, les soldats du 4^e régiment soudanais de Kassala refusèrent d'obéir à leurs officiers turcs, attaquèrent et tuèrent certains d'entre eux, puis assiégèrent la ville pendant vingt-six jours. La révolte, qui provoqua des pertes en vies humaines et des dégâts matériels, mina gravement l'autorité de l'administration turque dans toute la province de Kassala. Ce fut peut-être la crise la plus grave à laquelle les impérialistes avaient été confrontés dans le pays en plus de trente ans. Néanmoins, en recourant à la ruse et à la diplomatie, le gouvernement parvint finalement à étouffer la révolte. Les soldats rendirent leurs armes après une vague promesse d'amnistie générale; mais les survivants furent soit exécutés, soit condamnés à de lourdes peines de prison²³. Le khédivé ordonna également de ramener à trois le nombre des régiments soudanais stationnés au Soudan et d'envoyer le reste en Égypte.

La résistance aux menées impérialistes dans le Sud, 1821-1880

Jusqu'au début de la domination turque au Soudan, en 1821, les pouvoirs politiques et économiques des États soudanais musulmans du Nord et des peuples du Soudan méridional étaient comparables, sinon équilibrés; mais le XIX^e siècle, notamment la seconde moitié, devait être catastrophique pour ces derniers. Cette période fut marquée par d'importantes pertes matérielles et par de grandes humiliations, et elle est restée synonyme de chaos dans la mémoire populaire du Soudan méridional. Comme l'a écrit le professeur Francis Mading Deng, qui est lui-même un Jieng (Dinka) du Soudan méridional, pour les populations du Sud, cette époque reste celle «des guerres d'esclavage et de conquête menées contre elles par des vagues d'envahisseurs qui ne se distinguaient guère les unes des autres, sauf par les différents noms qu'ils se donnaient: Arabes, Turcs, Égyptiens, Ansar ou Dongolawi²⁴.»

Lorsque Muḥammad 'Alī envahit le Soudan en 1821, il divisa le pays en provinces et en districts, placés sous l'autorité d'officiers égyptiens et turcs qui dépendaient d'un gouverneur général résidant dans la ville récemment fondée de Khartoum. Comme on l'a vu plus haut, la principale fonction du régime étranger était de prélever des tributs et de se procurer des esclaves pour grossir les rangs de l'armée égyptienne. De fréquentes expéditions étaient lancées le long du Nil Blanc pour capturer des esclaves, et, à partir de 1840, le trafic de vies humaines atteignit des proportions gigantesques. Les armées privées de trafiquants d'esclaves étaient équipées d'armes à feu; et d'immenses domaines fonciers étaient loués à des marchands qui pouvaient réaliser des investissements très rentables chez les peuples du Soudan méridional.

23. N. Shuqayr, 1967, p. 545-553.

24. F. M. Deng, 1978, p. 150.

dional. Le réseau commercial mis en place par Muḥammad ‘Alī présentait certaines caractéristiques remarquables. Les marchands construisirent des forts appelés *zeriba*, s’inspirant de ceux que les sultans du Dārfūr construisaient depuis le XVIII^e siècle. Ces forts servaient de base pour les opérations de troc et pour les *razzias* lancées dans les régions avoisinantes. Ce réseau se caractérisait aussi par une répartition du pouvoir entre les monopoles d’État et les négociants privés, par l’emploi systématique de la force, surtout grâce aux mercenaires recrutés localement, et par une politique de développement des plantations de cultures marchandes, en particulier le coton. Par exemple, les Baggara étaient censés payer leurs impôts en têtes de bétail au gouverneur du Kordofān. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas les payer sous cette forme avaient la possibilité de fournir des esclaves, qu’ils se procuraient en organisant des *razzias* chez les Jieng.

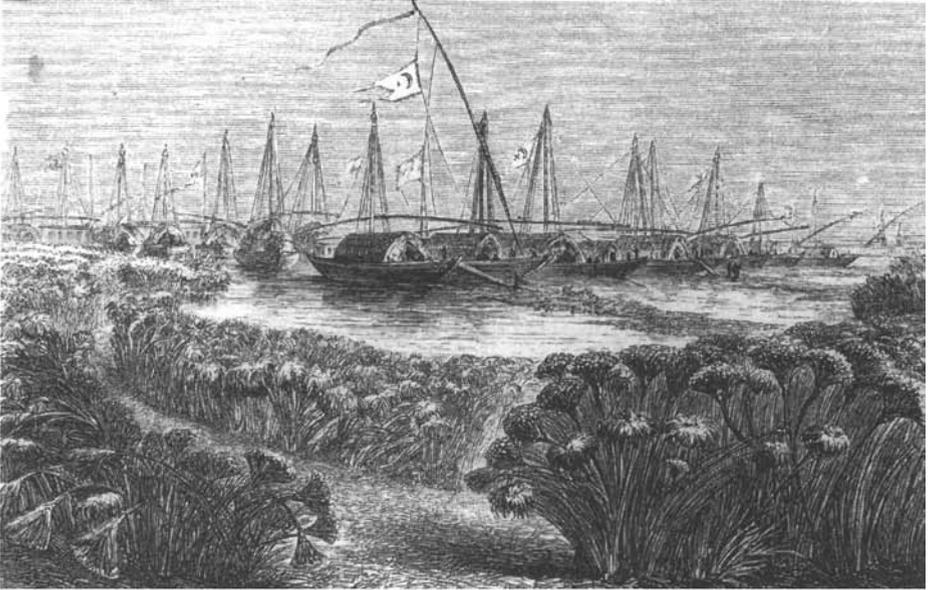
De plus, les marchands européens voulaient que le gouvernement turc libéralise le marché soudanais de l’ivoire. Plus tard, lorsque leurs marges bénéficiaires commencèrent à diminuer, ils décidèrent de payer leurs employés arabes en esclaves plutôt qu’en argent; ce qui contribua à intensifier le trafic d’esclaves. La ville de Kaka, au nord du territoire *shilluk*, s’est rapidement transformée en un grand marché d’esclaves, notamment pour les esclaves provenant des *zeriba* du Sud. La prospérité de Kaka fut en partie due à l’abolition du trafic d’esclaves, en 1854, dans la partie du Soudan dominée par les Turcs. Kaka devint le principal marché d’esclaves de la région du Nil Blanc, et sa population immigrée augmenta rapidement. Les activités du pillard Muḥammad al-Khāyr, d’origine dongolawi, qui quitta Taqali en 1854 pour s’installer à Kaka, ont peut-être aussi facilité la transformation de Kaka en marché d’esclaves²⁵. On estime que, en 1860, 2 000 esclaves en moyenne y étaient vendus chaque année²⁶ et al-Khāyr et ses bandes de chasseurs d’esclaves terrorisaient toute la campagne *shilluk*.

Les habitants du Sud refusèrent de coopérer avec eux, et opposèrent une résistance active à leur présence sur leurs terres. Les guerres qu’ils menèrent contre eux sont trop nombreuses et trop diverses pour être énumérées ici. Nous nous contenterons d’en mentionner quelques-unes à titre d’exemples.

Les Bari furent les premiers à saisir toutes les occasions pour se dresser contre les envahisseurs. En 1854, ils attaquèrent une mission commerciale française, tuèrent deux de ses membres et en blessèrent plusieurs autres. Peu après, une autre bataille extrêmement violente eut lieu entre quatre à cinq mille Bari et une autre mission commerciale conduite par Vaudeny, vice-consul de Sardaigne. Vaudeny, son adjoint turc et beaucoup de ses hommes furent tués. Les chefs bari qui se montraient tant soit peu enclins à collaborer avec ces intrus furent également attaqués. Tel fut notamment le cas du chef Nyagilo, dont l’autorité fut sapée et les biens détruits. Il s’enfuit

25. R. Gray, 1970, p.76-78.

26. J. Frost, 1974, p.216.



14.4. *Navires marchands de Khartoum sur un affluent du Bahr al-Ghazāl dans le nord du pays dinka.*
[Source: G. Schweinfurth, *The Heart of Africa*, 1873, Sampson, Low, Marston, Low and Searle, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]



14.5. *La zeriba d'un marchand à Mvolo, avec un établissement dinka hors ses murs.*
[Source: G. Schweinfurth, *The Heart of Africa*, 1873, Sampson, Low, Marston, Low and Searle, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

à Gondokoro, mais y fut pourchassé et tué en 1859 par des groupes de jeunes Bari armés²⁷.

Les négociants furent repoussés vers l'est, où ils se heurtèrent à l'hostilité des Lokoya. En 1860, après une attaque contre cinq étrangers, les négociants envoyèrent une force de 150 soldats, dont 120 furent tués et les autres grièvement blessés par les Lokoya²⁸.

Les Shilluk du Nord opposèrent tout autant de résistance aux négociants dans la région du Nil Blanc. Toutefois, les immigrants qui arrivaient dans le nord de la région shilluk en général, et à Kaka en particulier, n'étaient pas tous des marchands. Beaucoup étaient des réfugiés fuyant la domination turque. Dans la période comprise entre 1840 et 1860, « un afflux régulier de réfugiés provenant des territoires turco-égyptiens du Nord arrivait en territoire shilluk. Un grand nombre d'entre eux étaient des Baggara de Salim; mais il y avait aussi des mécontents qui venaient de la partie musulmane du Soudan »²⁹. Les relations entre immigrants et Shilluk restèrent amicales jusqu'au moment où, en 1860, le *reth* [roi] perdit le contrôle du système commercial qui s'était développé dans son royaume, mais était dominé par des étrangers.

En 1860, le *reth* Kwatker expulsa de nombreux marchands arabes de son royaume. Muḥammad al-Khāyr répliqua en attaquant les Shilluk avec une cavalerie de 200 Baggara, plus de 1 000 hommes armés de fusils et treize bateaux. Fachoda, la capitale royale, fut détruite. John et Kate Petherick, qui se trouvaient dans la région à cette époque, nous ont laissé un témoignage direct des suites de cette attaque. D'après eux, en 1862, la région shilluk, entre l'île d'Aba et l'embouchure du Sobat, était « complètement désorganisée », et « les Shilluk, autrefois puissants, avaient été complètement éparpillés »³⁰. Kate Petherick a noté dans son journal: « Avons traversé un ancien village shilluk en ruines appelé Kaka; il y avait au moins 600 *tookuls* abandonnés. L'année dernière, les habitants ont été chassés de chez eux. C'était un peuple industriel qui cultivait beaucoup de céréales³¹. » Plus tard, ils virent une des expéditions d'al-Khāyr, qui avait capturé 500 esclaves et 12 000 têtes de bétail³².

Les Shilluk décidèrent de contre-attaquer. Une expédition de pillards d'al-Khāyr fut repoussée, et soixante-dix de ses Baggara environ furent tués. En 1863, les Shilluk forcèrent les marchands à se retirer dans l'intérieur des terres, et al-Khāyr fut pourchassé et tué. Les rapports entre les Shilluk et le gouverneur turc se sont rapidement détériorés. Les Shilluk devaient payer de lourds impôts en bétail et fournir des esclaves pour grossir les rangs de la garnison soudanaise.

En 1868, ce conflit endémique était devenu une vraie guerre. En novembre de cette année-là, un corps expéditionnaire de 2 000 soldats, chargé de

27. R. Gray, 1970, p. 44.

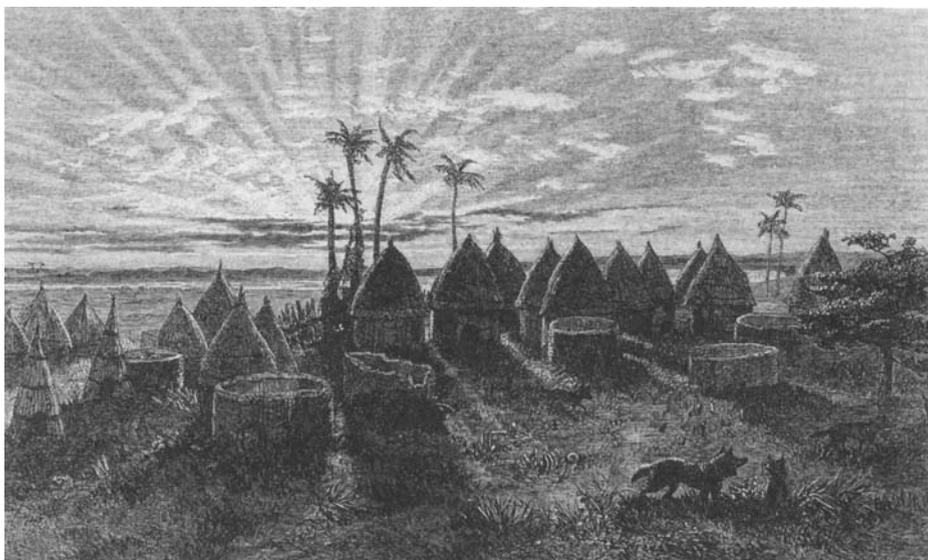
28. *Ibid.*, p. 56.

29. P. Mercer, 1971, p. 420.

30. J. et K. Petherick, 1869, vol. 1, p. 990.

31. *Ibid.*, p. 96.

32. *Ibid.*, p. 97.



14.6. *Un village shilluk après une razzia d'esclaves.*

[Source: J. et K. Petherick, *Travels in Central Africa*, 1869, Tinsley Brothers, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

soumettre les Shilluk, rencontra une résistance farouche et n'obtint aucun résultat concluant. L'administration décida de prélever un tribut annuel de 15 000 livres sur les Shilluk et les Jieng, ce qui provoqua un profond ressentiment dans tout le pays. Comme si cela ne suffisait pas, le gouvernement du khédive décida, en 1871, d'étendre la culture du coton dans le Soudan méridional. En 1874, 5 000 à 6 000 hectares de coton, de canne à sucre et de maïs étaient cultivés dans la région de Fachoda. Cette activité agricole, qui rapporta au gouvernement étranger 300 000 livres de taxes sur le coton cette année-là, exigeait le recours au travail forcé³³.

Les Shilluk se rebellèrent. Quarante-vingt-dix soldats gouvernementaux furent tués, et il fallut envoyer d'urgence des renforts de Khartoum pour mater la rébellion; mais les Shilluk étaient désormais décidés à se battre pour leur liberté. Le *reth* Ajang refusa de collaborer, et les Arabes l'assassinèrent en 1874, puis essayèrent de gouverner sans roi. L'année suivante, en octobre, des milliers de Shilluk attaquèrent les postes gouvernementaux de Kaka et de Fachoda. À Kaka, quatorze soldats seulement survécurent. En 1876, de nouveaux renforts arrivèrent de Khartoum, équipés de fusils Remington. Des milliers de Shilluk furent massacrés, et, en avril, la zone comprise entre Kaka et Fachoda fut jugée « pacifiée ». Les Shilluk furent désarmés et un

33. J. Frost, 1974, pour la plupart des renseignements contenus dans ce paragraphe.

grand nombre d'entre eux enrôlés dans l'armée et envoyés au Caire. Pour comble d'affront, Fachoda fut transformée en marché d'esclaves où les forces gouvernementales vendaient aux *Djallāba*³⁴ les esclaves qu'elles capturaient, afin de rassembler le tribut annuel de 12 500 livres. La population shilluk et son cheptel bovin diminuaient rapidement. Il ne faut pas s'étonner que la dot, qui était habituellement de vingt à trente vaches, ait été ramenée à une vache entre 1860 et 1900.

Un grand nombre de populations du Soudan méridional, faibles et sans défense, ne purent opposer qu'une résistance médiocre, sinon vaine, aux razzias des négriers; beaucoup d'hommes furent réduits en esclavage ou tués dans les combats, « de sorte que plusieurs groupes disparurent presque complètement en tant qu'entités politiques ou sociales »³⁵. Les Jieng et les Noath étaient sans doute les plus capables de se protéger des razzias en se retirant avec leurs troupeaux dans des marécages inaccessibles. Habitué à la guerre, ils infligèrent souvent de graves défaites aux agresseurs.

Plus au sud, les Zande purent aussi, sous la conduite de la fière et aristocratique dynastie des Avungara, qui avait fondé un État centralisé au XVIII^e siècle, s'opposer aux assauts des négriers. Un des chefs zande, Ndoruma, réussit même à conquérir une *zeriba* [enclos] que le négrier Abū Ḳurūn avait installé dans son pays. Par la suite, en 1870, il infligea une défaite à une force ennemie de 2 000 hommes, tua Abū Ḳurūn et plusieurs de ses hommes, et confisqua une centaine de chargements de munitions³⁶.

Aucun des deux successeurs immédiats de Muḥammad 'Alī, Abbās et Sa'īd (1848-1863), ne voulut rivaliser avec lui en matière d'aventures étrangères; mais l'ambitieux khédivé Ismā'īl (1863-1879) « poursuivit une politique d'expansion dans toutes les directions, mais surtout dans la haute vallée du Nil et, de là, dans le vaste arrière-pays du Soudan méridional »³⁷. En soumettant les négociants européens déjà affaiblis à des impôts et à des mesures discriminatoires, Ismā'īl parvint peu à peu à mettre le commerce nilotique sous l'emprise des Turcs. En 1867, les négociants européens furent obligés de quitter le Soudan, et ils ne jouèrent plus, dès lors, aucun rôle dans la vie commerciale, qui tomba sous la coupe des Turcs et des Arabes venus d'Égypte et du Soudan septentrional. Libéré de toute influence européenne à l'échelon local, Ismā'īl remonta le Nil pour se tailler un empire africain. L'abolition de l'esclavage et de la traite servit de justification à cette expansion impérialiste³⁸.

Cette tentative d'annexion de l'Équatoria par les Turcs se déroula sous le commandement de deux officiers britanniques: Samuel Baker (1869-1873) et Charles George Gordon (1874-1876 et 1877-1879). N'hésitant pas à recourir à la violence et extrêmement bien équipés, Baker et Gordon furent malgré cela incapables d'étendre l'administration turque en Équatoria, au-delà de

34. Sur les *Djallāba*, voir ci-après p. 411.

35. R. O. Collins, 1975, p. 18.

36. R. Gray, 1970, p. 64-65.

37. R. O. Collins, 1975, p. 19.

38. Pour une étude sur l'esclavage et la traite, voir M. F. Shukri, 1937; A. I. M. Ali, 1972, et B. K. Ḥumayda, 1973, p. 254-316.



14.7. *Un musicien zande.*

[Source: G. Schweinfurth, *The Heart of Africa*, 1873, Sampson, Low, Marston, Low and Searle, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

quelques avant-postes éparés. Occupant les fonctions de gouverneur général du Soudan (1877-1879), Gordon lui-même finit par renoncer à faire progresser la domination turque en Équatoria. Son successeur, l'Allemand Édouard Cari Oscar Theodor Schnitzer (1840-1892), connu sous le nom d'Amīn Pacha, n'héritait que d'une présence turque affaiblie et désorganisée, si bien qu'il fut, par la suite, forcé de mettre un terme à celle-ci, et de se replier sur la côte en 1889³⁹.

Les tentatives de Baker pour s'assurer le concours des Africains furent vaines, car la tradition de la résistance aux étrangers était déjà profondément ancrée dans le Sud. Aussitôt après son arrivée à Gondokoro en 1874, Baker se heurta à l'hostilité déclarée des Bari et de leur chef Alloron. Ils refusèrent de lui vendre du blé et détruisirent les récoltes de ses hommes. Les Bari Beliman et les Lokoya, qui étaient cependant rivaux d'Alloron, participèrent à ces opérations⁴⁰. Les Bari Moogie tuèrent vingt-huit soldats, harcelèrent les caravanes qui passaient sur leur territoire, et leurs voisins de la rive occidentale, suivant leur exemple, adoptèrent eux aussi une attitude hostile.

Baker remonta le Nil jusqu'à Patiko, dans l'Acholi, au nord de l'Ouganda, où il transforma tous les comptoirs de la région en postes gouvernementaux, et enrôla, dans les forces gouvernementales, de nombreux mercenaires danakla (ou Dongolawi, comme les appelait généralement la population locale, car une grande partie d'entre eux étaient originaires de la région de Dongola) qui étaient au service des marchands arabes. Il était donc difficile aux autochtones de distinguer les marchands de Khartoum du gouvernement turc. Baker se dirigea ensuite rapidement vers l'ouest, dans le Bunyoro, où il espérait obtenir l'appui de Kabarega; mais il fut une fois de plus déçu, et on a même dit que Kabarega aurait projeté d'empoisonner tout le corps expéditionnaire. Au prix de grandes difficultés, Baker finit par se replier sur Patiko, en août 1872⁴¹.

En 1873, Gordon fut promu et nommé gouverneur général de la province d'Équatoria, pour consolider les acquis de Baker. Il avait pour mandat de construire des forts, d'ouvrir des voies de communication vers le sud, d'établir de bonnes relations avec les populations locales et de les administrer efficacement, et, enfin, de régler le commerce d'esclaves dans le Soudan méridional⁴².

Après s'être soumis dans un premier temps à Gordon par tactique, les Bari Moogie ouvrirent de nouveau les hostilités, et, pendant plus d'une semaine, des combats se déroulèrent sur les deux rives. Le point culminant fut une bataille au cours de laquelle les Moogie anéantirent un détachement de plus de quarante hommes, avec son chef, Linant de Bellefonds, et ne laissèrent que quatre survivants. Si le fleuve n'avait pas empêché les Moogie

39. Pour la carrière d'Amīn Pacha, voir I. R. Smith, 1972.

40. R. Gray, 1970, p. 96.

41. S. W. Baker, 1879, p. 272-273; R. Gray, 1975, p. 84-104; N. Shuqayr, 1967, p. 562.

42. Voir P. Crabites, 1933, p. 28-30.

d'exploiter ce succès, toutes les forces de Gordon auraient sans doute été détruites⁴³.

La progression de Gordon vers le sud, dans les royaumes équatoriaux, se solda également par un échec. Loin de reconnaître la souveraineté turque sur son royaume, comme Gordon l'avait naïvement espéré, Mutesa du Buganda mobilisa une puissante armée contre les envahisseurs. En Mutesa, Gordon trouva « un dirigeant africain qui alliait la sagesse politique, héréditaire d'une ancienne dynastie solidement établie, à un sens remarquablement aigu du rôle que la diplomatie et la ruse pouvaient jouer dans la sauvegarde de l'indépendance de son pays »⁴⁴. Les envoyés, apparemment amicaux, dépêchés à la rencontre de Gordon étaient en réalité des espions qui devaient donner des renseignements sur les forces et les mouvements de l'ennemi. Nūr Bey, chargé par Gordon d'annexer le Buganda, découvrit rapidement que le rusé Mutesa l'avait acculé dans sa capitale de Rubaga, où il se trouvait complètement réduit à l'impuissance et tributaire, pour sa survie, du bon vouloir de Mutesa. En 1876, Gordon fut donc obligé d'ordonner un repli immédiat vers le nord, à Lado. Par la suite, les Jieng et les Noath, sous la direction d'un prophète nommé Donluly, assiégèrent la garnison gouvernementale de Bor. En 1885, le chef bari Bego extermina cette garnison, puis attaqua Lado et Rejaf⁴⁵. Cela signifiait que l'avance turque en Équatoria avait alors virtuellement pris fin ; et ce, dans des conditions désastreuses.

Les Turcs, au cours de leur campagne coloniale dans le Baḥr al-Ghazāl, s'étaient heurtés au plus grand négrier de la région, al-Zubayr Raḥama Maṣṣūr⁴⁶ un Soudanais du Nord qui s'était taillé là un vaste empire commercial. Il repoussa une expédition gouvernementale et en tua le chef, en 1872. Mis devant ce fait accompli, le khédive Ismā'īl reconnut officiellement al-Zubayr comme gouverneur du Baḥr al-Ghazāl ; mais l'aventureux al-Zubayr, par-delà les frontières du Baḥr al-Ghazāl, visait le Dārfūr, source encore inexploitée d'esclaves. Ayant mobilisé l'armée et la population fūr, le sultan Ibrāhīm opposa une vaillante résistance aux envahisseurs ; mais il fut finalement vaincu et tué à la bataille de Manwāshī, en 1874 ; et le Dārfūr fut ainsi annexé aux possessions turques⁴⁷.

Bien que le khédive Ismā'īl eût, par la suite, arrêté al-Zubayr au Caire et commencé à prendre des mesures pour briser son pouvoir dans le Baḥr al-Ghazāl, les négriers arabes se rallièrent à son fils Sulaymān. Ils proclamèrent leur intention de conquérir la totalité du Soudan méridional, et de marcher ensuite sur Khartoum. Ils finirent cependant par être vaincus.

Néanmoins, les Turcs furent incapables d'établir vraiment leur pouvoir dans le Baḥr al-Ghazāl. Cet échec fut en grande partie imputable à la résistance des populations africaines pour lesquelles les Turcs n'étaient que de

43. R. Gray, 1975, p. 110-111.

44. *Ibid.*, p. 117.

45. *Ibid.*, p. 161.

46. Pour le récit que Zubayr faisait lui-même de sa carrière, voir N. Shuqayr, 1967, p. 568-599.

47. *Ibid.*

nouveaux colonisateurs dont il fallait se débarrasser une fois pour toutes. En 1883, les chefs *jieng* coopérèrent activement avec les forces mahdistes pour renverser le régime turc dans le Baḥr al-*Ghazāl*, étant clairement entendu qu'on les laisserait libres sur leurs terres⁴⁸.

L'instauration de l'administration turque avait effectivement mis fin aux grandes razzias d'esclaves au Soudan, notamment dans la région méridionale; mais les nouveaux impérialistes ne parvinrent jamais à persuader les populations africaines d'accepter leur domination. En fait, ils eurent de plus en plus recours à la force pour réprimer les nombreux soulèvements qui se produisirent contre cette domination. Ils tuèrent les chefs et massacrèrent les populations, s'emparant de leur bétail et détruisant leurs récoltes. À l'instar des envahisseurs précédents, les Turcs contribuèrent à la désintégration de la société du Soudan méridional, qui se poursuivit jusqu'à ce que le mouvement de résistance finisse par atteindre son objectif déclaré, qui était de mettre fin au colonialisme turc dans cette région de l'Afrique.

Modernisation et réaction dans le Soudan du XIX^e siècle

L'aventure turque au Soudan fut ainsi en grande partie un échec; cependant, on admet généralement que l'histoire du Soudan moderne commence avec la conquête du pays, en 1820-1821. Cette année-là, la défaite de Sennār et du Kordofān établit le noyau de ce qui devait devenir la République démocratique du Soudan. La mainmise turque sur le Soudan septentrional et central fut parachevée, en 1841, par la conquête d'al-Taka — la région du *Khūr al-Kāsh* et des monts de la mer Rouge⁴⁹. C'est pendant le règne du khédive Ismā'īl que le Dārfūr, l'Équatoria, le Baḥr al-*Ghazāl* et la côte de la mer Rouge furent intégrés au Soudan moderne. À la veille de la Mahdiyya, le Soudan formait ainsi un immense territoire d'un seul tenant, s'étendant de la deuxième cataracte aux lacs équatoriaux, et de la mer Rouge au Dārfūr⁵⁰.

Le régime turc n'avait pas seulement unifié le Soudan dans ses frontières modernes; il y avait, en outre, amorcé un processus de modernisation. Par « modernisation », nous entendons « l'adoption de méthodes d'organisation politico-économique et de techniques de production, de transport et de communications dérivées de celles employées dans les États européens, et qui ont toutes modifié substantiellement les structures de la société traditionnelle antérieure »⁵¹.

Les trois principales innovations techniques de la *Turkīyya* furent les armes à feu, les bateaux à vapeur et le télégraphe électrique, qui furent introduits au Soudan pendant le règne du khédive Ismā'īl. Connus au Sou-

48. P.M. Holt, 1970, p. 78-80.

49. *Ibid.*, p. 3.

50. Outre le Soudan proprement dit, le Soudan turc comprenait les districts d'Érythrée et de Somalie.

51. P.M. Holt, 1973, p. 135.

dan au moins dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les fusils n'étaient pas d'un usage courant. La supériorité de l'armement des troupes turques fut un facteur déterminant dans l'écrasement de la résistance soudanaise. Les bateaux à vapeur furent d'abord utilisés sur le Nil égyptien vers 1828, mais il fallut attendre une autre génération pour les voir naviguer sur les eaux soudanaises. Dans les années 1860 et 1870, une flotte assez importante y était en service, dont l'entretien était assuré dans un bassin de radoub à Khartoum⁵².

Les armes à feu et les bateaux à vapeur jouèrent un rôle capital dans la poussée des impérialistes turcs vers le sud. D'abord timide et hésitante, cette expansion fut ensuite considérablement facilitée par ces deux inventions, qui permirent aux colonisateurs et à leurs collaborateurs soudanais de surmonter les deux principaux obstacles à leur avance dans la région du Nil Blanc, à savoir la résistance opiniâtre des habitants du Sud et l'immense barrière de la région de Sudd qui bloquait à la fois les approches du Nil équatorial et celles du Baḥr al-Ghazāl.

L'ouverture du Sud offrait des possibilités nouvelles à un secteur particulier de la société du Nord, qui devait être connu, par la suite, sous le nom d'al-Djallāba. Quelques commerçants du Nord seulement s'étaient rendus dans le Sud avant la conquête turque; mais, après celle-ci, ils commencèrent à s'y précipiter en grand nombre, surtout après que le haut Nil et le Baḥr al-Ghazāl leur furent devenus plus accessibles. Partis d'abord comme domestiques ou comme membres des escortes armées de négociants étrangers, ils accédèrent progressivement à des responsabilités et à des pouvoirs accrus. Tout en accélérant le processus d'arabisation et d'islamisation du Sud, les Djallāba, qui recouraient fréquemment à la violence et avaient une attitude méprisante envers les habitants du Sud, suscitèrent sans aucun doute la méfiance et la peur, qui dominent encore les relations entre le nord et le sud du pays.

L'impérialisme turc avait établi au Soudan un nouveau régime administratif, caractérisé par l'oppression, la corruption et l'incompétence; les administrateurs turcs étaient médiocres; mais, contrairement aux divers types de gouvernement que le pays avait connus jusqu'alors, c'était un système fortement centralisé. À la tête de l'administration se trouvait normalement un seul gouverneur général qui portait le titre turco-persan de *hukumdar* (prononcé *hikimdar* dans la conversation courante)⁵³. Même durant les brèves périodes où le poste de gouverneur général fut supprimé, comme en 1843 et en 1882⁵⁴, les provinces soudanaises étaient placées sous l'autorité directe d'un service du Caire. On attribua à certains Soudanais, qui collaboraient avec le régime impérialiste, des postes administratifs subalternes; mais on leur fit clairement

52. R. Hill, 1965, p. 2-5.

53. P. M. Holt, 1970, p. 14.

54. Se rendant compte que l'éloignement de Khartoum par rapport au Caire risquait d'offrir des tentations aux ambitieux, les vice-rois firent ces tentatives de décentralisation pour empêcher une accumulation excessive de pouvoir et d'influence entre les mains d'un gouverneur général.

comprendre qu'ils n'étaient que les agents d'un pouvoir central qui pouvait les nommer et les révoquer à sa guise.

L'armée, notamment l'infanterie régulière (*djihādiyya*)⁵⁵ et le progrès des communications, favorisèrent beaucoup l'implantation du régime colonial. Les colonisateurs n'avaient guère construit de routes et de voies ferrées; mais les bateaux à vapeur et les liaisons télégraphiques facilitèrent beaucoup la centralisation. Grâce à ces innovations, les administrateurs turcs réussirent dans l'ensemble à maintenir la sécurité publique, à réprimer l'agitation des Soudanais et, surtout, à soumettre la population à l'impôt.

Les changements dus à la domination impérialiste exercèrent également une grande influence sur la vie religieuse de la société soudanaise du Nord. Les Turcs et les Soudanais étaient les uns et les autres fidèles à l'islam; mais il existait un immense fossé entre l'islam officiel sunnite de l'administration turque et l'islam personnalisé du soufisme autochtone, qui s'était développé depuis la période des Fundj. Au Soudan comme en Égypte et dans l'Empire ottoman en général, le pouvoir eut pour politique de créer un État laïc où les institutions islamiques devaient jouer un rôle aussi réduit que possible. Le soufisme soudanais, dont l'emprise était déjà très forte sur les administrateurs et les administrés, ne pouvait donc manquer d'être en butte à de violentes attaques. L'administration impériale sapa peu à peu le prestige de ses dirigeants, qui comprenaient les prédicateurs héréditaires (*faḳīh*) des ordres soufistes⁵⁶. Elle y réussit principalement en encourageant l'islam orthodoxe. En entretenant la hiérarchie des *ḳādī* et des *muftī*, et en favorisant les études des *ʿulamāʾ* soudanais à al-Azhar, les colonisateurs opposèrent aux *faḳīh* un groupe rival « plus orthodoxe, plus tourné vers l'étranger et dépendant plus directement du gouvernement ». À la fin de la première période impériale, le prestige des dirigeants religieux traditionnels avait donc, de ce fait, « considérablement diminué »⁵⁷. Ce fut à vrai dire l'un des principaux facteurs qui les incitèrent à se dresser contre le gouvernement impérial, et à soutenir activement les efforts du Mahdī pour le renverser.

Un afflux croissant d'étrangers, européens et américains, accompagna et contribua à favoriser le processus de modernisation. Alors que très peu d'Européens s'étaient rendus au Soudan avant 1820, la conquête turque ouvrit le pays aux étrangers, qui y vinrent à des titres divers: voyageurs, négociants, missionnaires, experts, consultants et fonctionnaires.

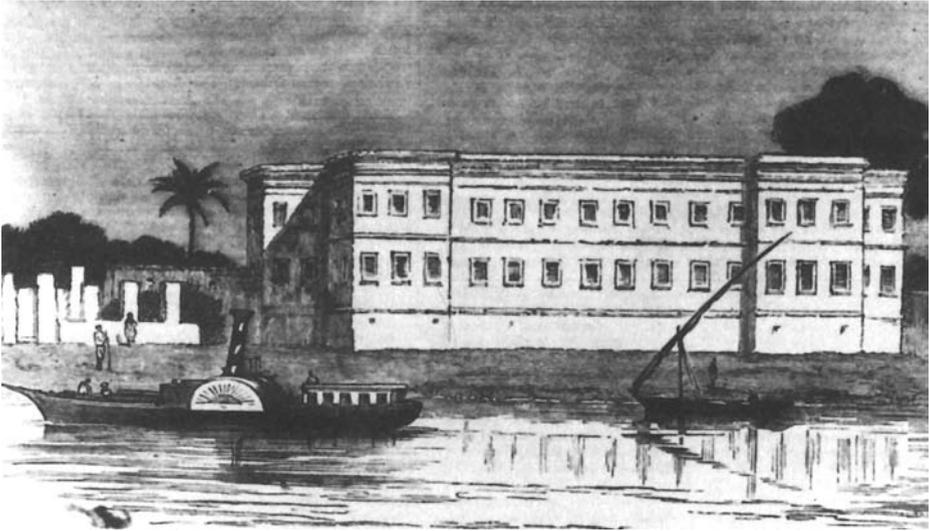
L'entrée rapide de fonctionnaires occidentaux dans l'administration, surtout pendant les dix années qui précédèrent la Mahdīyya, eut des répercussions sur la société soudanaise, tant dans le Nord arabisé que dans le Sud. Éloignés des habitants par la langue, les coutumes et la religion, ils créèrent, par leur présence, des tensions avec les masses soudanaises. Ce recrutement

55. Les habitants du Sud et les Nūba, qui étaient d'ordinaire des descendants d'esclaves, furent enrôlés dans la *djihādiyya*. Aux côtés de celle-ci, on trouvait les irréguliers Shāīḳia, qui avaient en grande partie remplacé les irréguliers étrangers venus au Soudan au moment de la conquête.

56. Au cours de la période des Fundj, les *faḳīh* furent un facteur de stabilité et de continuité plus efficace encore que les sultans et les autres dirigeants politiques.

57. P. M. Holt, 1973, p. 140.

excessif d'Européens à des postes pour lesquels ils n'étaient habituellement pas qualifiés avait d'ailleurs provoqué un tel ressentiment chez les Soudanais que ceux-ci manifestèrent une xénophobie qui se généralisa⁵⁸. L'intention déclarée du Mahdī, qui était de libérer le pays de toute mainmise étrangère et chrétienne, rencontra donc l'appui spontané et enthousiaste des foules.



14.8. *Le renforcement de l'administration et la modernisation turco-égyptiennes : le palais du hukumdar à Khartoum et un vapeur à aubes sur le fleuve.*

[Source : P. M. Holt et M. Daly, *History of the Sudan*, 1979, Weidenfeld and Nicolson, Londres. Illustration : © BBC Hulton Picture Library.]

Conclusion

L'expansion des impérialistes turcs désireux d'exploiter les ressources soudanaises, ainsi que les innovations socio-économiques et technologiques qu'ils avaient introduites, ébranlèrent profondément la société soudanaise traditionnelle, et suscitèrent beaucoup de mécontentement. Cette situation engendra de multiples soulèvements et révoltes. Certaines de ces rébellions constituèrent un grave défi pour les colonisateurs ; mais aucune ne bénéficia d'un soutien populaire assez fort pour pouvoir renverser le gouvernement. Au Soudan, comme ailleurs, le mécontentement ne pouvait à lui seul créer une situation révolutionnaire ; il aurait dû pour cela s'accompagner d'une idéologie révolutionnaire, d'une armée révolutionnaire et, surtout, être dirigé par des chefs révolutionnaires. Ce n'est que lorsque le Mahdī apporta ces éléments,

58. Voir, par exemple, P. Santi et R. Hill (dir. publ.), 1980, p. 145.

en 1885, que les Soudanais se soulevèrent en masse; la révolution mahdiste mit alors fin à la *Turkīyya*, et donna naissance au Soudan indépendant, qui fut immédiatement confronté à la montée de l'impérialisme britannique. Telle était du moins la situation dans le Soudan septentrional.

Dans le Sud, toutefois, les razzias d'esclaves, les pillages et les rapines se poursuivaient sans relâche. Le gouvernement mahdiste dévastait le Sud pour alimenter en soldats sa propre armée. D'amers souvenirs marquèrent les mémoires, discréditant et les Arabes et l'islam aux yeux des Africains, dans la période postmahdiste. Ce qui avait été une structure de domination socio-économique, dans la vallée du Nil, devint peu à peu une structure de domination raciale, qui donna naissance à une idéologie de résistance raciale chez les Africains du Soudan méridional.